

point, au lieu d'un ami qu'il cherchoit, revint l'année suivante, pour essayer s'il ne seroit pas plus heureux. « Que voulez-vous » encore, lui dit le prince d'un ton irrité ? » — Commandant des Fidèles, répondit » Azar, j'ai appris que vous étiez indis- » posé, & je suis venu, comme un de » vos plus attachés serviteurs, pour ap- » prendre des nouvelles de votre santé. » — Vous êtes trop bon, reprit brusque- » ment Almanfor ; faites-vous donner une » somme pareille à la première, & ne » vous avisez plus de me rompre la tête. » La véritable amitié est toujours courageuse, & la crainte ne sauroit refroidir sa généreuse activité. Malgré les menaces, ou, si l'on veut, malgré les prières déobli- geantes du Calife, Azar osa paroître une troisième fois à ses yeux. Le monarque, à son aspect, lui dit, plein de colere : « Ne » cesserez-vous donc jamais de m'impor- » tuner ? — Ah ! seigneur, reprit le sça- » vant, pénétré de douleur, ce n'est pas » ainsi que vous me traitiez autrefois ; » vous me combliez de caresses ; votre » cœur s'épanchoit dans le mien ; nos » joies, nos douleurs nous étoient mutuel- » les ; aurois-je cessé de mériter votre » estime ? Du moins daignez m'apprendre » ce qui peut avoir produit envers moi un » pareil changement ; c'est ce qui m'amene

» en ce jour à vos pieds. » A ce discours  
 touchant, Almanfor répondit en despote,  
 & vérifia cette maxime : que la douce &  
 tendre amitié , ce plaisir des grandes ames,  
 est une de ces sensations délicieuses que  
 l'on éprouve rarement sur le trône. « Les  
 » tems sont changés , dit-il ; je pouvois ,  
 » simple particulier , former avec mon fem-  
 » blable une liaison capable de m'hono-  
 » rer ; mais , aujourd'hui que je suis vo-  
 » tre maître , convient-il au monarque de  
 » confondre son cœur avec celui du fu-  
 » jet ? Vous m'étiez cher ; j'aimois à vous  
 » le dire , avant que la couronne ornât  
 » mon front ; en la prenant , Almanfor a  
 » tout-à-fait oublié ses premières affections.  
 » Ainsi retirez-vous , & ne vous avifez  
 » jamais de reparoître devant moi. » Pour  
 cette fois il ne lui donna rien , & Azar  
 cessa de se montrer,





## M A H A D I.

[ 775. ]

L'EMPIRE Sarafin avoit le défaut de tous les gouvernemens électifs : le changement de maître causoit toujours quelque révolution sanglante ; & , quelqu'unanime que fût une proclamation , les mécontents trouvoient toujours dans l'esprit remuant des Arabes un moyen de former des révoltes. Tandis que l'on intrônisoit Mahadi à Bagdad , & que toutes les provinces , à l'exemple de la capitale , s'empressoient de le reconnoître , Isâ , ce neveu d'Almansor , que ce prince avoit dépouillé de ses droits avec tant de perfidie , voulut les réclamer. Il engagea les Cusiens , parmi lesquels il demeuroit depuis longtems , à se déclarer en sa faveur : il prit le titre de Calife , & se mit en devoir de se soutenir les armes à la main. Mahadi , informé des desseins de son parent , résolut de les prévenir par un accord à l'amiable. Il sçut l'attirer à sa cour ; & , par l'offre de dix millions de dinars , somme prodigieuse , il l'engagea non-seulement à le reconnoître , mais encore à se désister

'de ses droits en faveur des enfans du nouveau monarque.

[ 776. ]

Un célèbre docteur Musulman, nommé 'Abu-Hanifa, chef de la premiere des quatre principales sectes des Sonnites, ou sectateurs de la tradition, meurt dans les prisons de Bagdad, où Almanfor l'avoit fait jetter pour avoir refusé la charge de Cadi, ou juge souverain de l'empire. « Cette dignité n'est pas faite pour moi, disoit-il ; car, si je disois la vérité, quelle foule d'ennemis s'armeroit contre moi ! &, si j'osois mentir, de quels supplices le Tout-Puissant ne puniroit-il pas ma faulx crilége audace ? » Envain on employa les menaces & les mauvais traitemens pour lui faire changer de systême : Il aimâ mieux, dit l'auteur de sa vie, être puni des hommes que de Dieu ; &, préférant sa prison, dans laquelle il se consola de sa disgrâce en lisant sept mille fois l'Alcoran, à des emplois qui eussent engagé sa conscience, il mourut, comblé du mérite de son refus. On rapporte d'Abu-Hanifa un trait capable de faire honneur au Chrétien le plus magnanime. Un jour, un insolent lui donna un soufflet ; le docteur, sans se mettre en colere, sans sortir de cette noble modé-



ration qui sied si bien à la véritable philosophie, se contenta de lui dire pour toute vengeance : « Mon ami, je pourrois » vous rendre injure pour injure ; mais Dieu » m'en préserve ! Je pourrois m'aller plain- » dre au Calife ; mais ne craignez rien. Je » pourrois, dans mes prieres, supplier l'E- » ternel de punir cet outrage ; mais je m'en » garderai bien. Enfin, au jour du juge- » ment, je pourrois en demander la ven- » geance au souverain juge ; mais, bien » loin de le faire, si ce jour terrible arrivoit » en ce moment, & que mon intercession » pût avoir lieu, je ne voudrois entrer en » paradis qu'avec vous. » La doctrine d'Hanifa est aujourd'hui dominante parmi les Turcs & les Tartares.

[ 777. ]

Une des femmes bien-aimées de Mahadi, nommé Kizaran, attaquée depuis long-tems d'une maladie inconnue, charge une de ses servantes d'aller trouver un certain Isâ, qui, par l'inspection des urines, découvroit les causes de tous les maux qui tourmentent notre foible nature. La servante obéit ; &, pour n'être point trompée, elle dit au médecin, que l'urine qu'elle lui présentoit venoit d'une pauvre femme qui avoit grand besoin de son secours. » D'une pauvre femme ! reprit aussi-tôt

» Ifa ; non , non , c'est celle d'une grande  
 » princesse qui est enceinte d'un roi. »  
 La servante rapporta cette réponse à sa  
 maîtresse , qui d'abord fit présent à l'Escu-  
 lape de trois cents pièces d'or & de deux  
 habits magnifiques , avec promesse de le  
 faire entrer dans la maison du Calife , si  
 la dernière partie de sa réponse se véri-  
 fioit. Cette aventure surprit singulière-  
 ment Ifa , qui dit publiquement qu'il fal-  
 loit qu'il eût parlé par quelque inspiration ,  
 ayant avancé au hazard ce qui lui étoit  
 venu dans l'esprit , sans avoir la moindre  
 connoissance de ce qui regardoit la per-  
 sonne qui avoit envoyé la servante. Cepen-  
 dant Kizaran accoucha d'un prince qui  
 fut appelé Mufa. La princesse , prévenue  
 de plus en plus en faveur de son médecin ,  
 dont la prédiction s'étoit exactement ac-  
 complie , parla de son habileté à son époux.  
 Le Calife en fut si satisfait , qu'il fit venir  
 Ifa dans son palais , lui donna le titre de  
 son premier médecin , & le combla de  
 graces.

✿ [ 779. ] ✿

Un imposteur , nommé Hakem , an-  
 cien greffier d'Abu-Moslem , s'étoit fait  
 dans l'obscurité , depuis la mort de ce gé-  
 néral , un parti redoutable dans le Koras-  
 san. Il s'étoit érigé en prophète. Il por-

toit toujours un voile d'étoffe d'or , pour dérober la difformité de son visage , couvert de cicatrices qu'il avoit reçues à la guerre ; profitant de ce stratagème même , qui auroit dû déceler ses artifices , il eut l'adresse de faire croire à ses profélytes qu'il n'employoit ce voile que pour tempérer l'éclat des rayons qui sortiroient de sa face , s'il n'avoit soin de la couvrir. Quelques tours surprenans , que lui fournissoit la connoissance de la physique , donnoient du crédit à ses mensonges ; & le peuple , toujours crédule parce qu'il est ignorant , crioit au miracle , quand le fourbe le séduisoit par ses prestiges. Une fois il fit sortir du fond d'un puits des corps lumineux , semblables à la lune : tous ses sectateurs , éblouis par ce phénomène , l'appellent aussi-tôt le Faiseur de lunes. Il prétendoit que , depuis Adam jusqu'à lui , Dieu s'étoit manifesté aux hommes sous la figure des prophètes. En conséquence de ce principe qu'il sçut accréditer , il se fit décerner les honneurs divins , parce que la divinité résidoit en lui. La faction devint bientôt assez puissante pour propager sa doctrine l'épée à la main. Il conquiert des places fortes ; il se fit un petit état qui le reconnoissoit pour dieu & pour roi. Mahadi , à la nouvelle des progrès de l'imposteur , fit marcher , pour le détruire , une

armée nombreuse , avec ordre de massacrer impitoyablement tous les rebelles. Hakem , trop foible pour résister en pleine campagne , se réfugia dans un château qu'il avoit pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour un long siège ; & ses apôtres allèrent dans tous les pays voisins annoncer que le divin prophète ressuscitoit les morts & prédisoit l'avenir , afin de lui faire de nouveaux prosélytes. Mais la valeur du maître & le zèle des disciples ne furent pas heureux ; accablé de tous côtés par les troupes du Calife , Hakem , ne voyant plus d'autre ressource que la mort pour échapper à la vengeance de Mahadi , distribua des liqueurs empoisonnées à tous ceux qui étoient avec lui , brûla leurs corps , leurs habits , les provisions ; & , pour qu'on ne trouvât pas son cadavre , il se jeta lui-même dans les flammes , ou , selon quelques auteurs , dans une cuve pleine d'eau-forte , qui le dévora tout entier à l'exception de ses cheveux. Une seule de ses concubines , qui avoit soupçonné son cruel dessein , s'étoit dérobée à la mort. Après cette scène déplorable & barbare , elle ouvrit les portes de la place aux assiégeans , & leur raconta par quel événement ils en devenoient maîtres. Hakem avoit fait croire à ses sectateurs , que , s'il mouroit jamais , son ame

passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, & qu'au bout d'un certain nombre d'années, il reviendroit les trouver pour les rendre maîtres de l'univers. Cette opinion, quelque absurde qu'elle fût, trouva une foule de partisans qui perpétuerent l'imposture durant plusieurs siècles : Hakem étoit attendu par eux, comme le Messie l'est encore par les Juifs. Ces extravagans, pour se distinguer des autres Musulmans, ne marchaient jamais qu'avec des robes blanches, par opposition aux Califes Abbassides, leurs persécuteurs, dont les habits & les étendards étoient noirs.

— [ 780. ] —

De graves historiens remarquent qu'en cette année, dans le dernier mois du calendrier Arabe, le soleil, un peu après son lever, perdit, sans s'éclipser totalement & subitement, sa lumière, quoiqu'il ne se fût élevé ni brouillard, ni poussière. Cette obscurité affreuse dura jusqu'à midi, & jeta, comme on peut croire, la terreur dans tous les pays où ce phénomène fut apperçu. Les mêmes écrivains observent qu'on n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors d'un semblable prodige. Il peut piquer la curiosité de ces sçavans dont les regards sublimes vont contempler au plus

plus haut des cieux ces corps bienfaifans qui nous adminiftrant la lumiere & la vie.

[781.]

La guerre s'allume entre l'empire de Constantinople & celui de Mahomet. Mahadi charge Haroun-Al-Rashid, son fils, jeune prince de grande efpérance, d'aller foutenir contre les Chrétiens l'honneur des armes Mufulmanes. Irène, princesse d'un génie vaste, fiégeoit alors fur le trône des Céfars. Réfolue de venger les affronts que, depuis deux fiécles, avoit efluyés l'empire; elle leva une armée de trois cents mille hommes. Le projet étoit beau; mais le génie des Mufulmans triompha encore, en cette rencontre, de la fortune des Romains. Harbun, toujours acompagné de la victoire, alla porter la terreur de fon nom jufqu'aux portes de la capitale. Il fuffifoit qu'il fe montrât, pour diffiper ces bataillons immenfes qu'on avoit prétendu oppofer à fon courage. Irène, refferée dans fon palais, à la veille de perdre des états qu'elle avoit voulu aggrandir, ne vit d'autre moyen de les fouftraire au joug de Mahomet, qu'en demandant la paix à fes difciples. Les Mufulmans, qui commençoient à manquer de provisions, ne fe rendirent

point difficiles. L'impératrice se soumit à payer, tous les ans, au Calife un tribut de soixante-dix mille écus d'or. Haroun revint auprès de son père, chargé de lauriers justement acquis; & son entrée dans Bagdad offrit aux yeux des Musulmans cette pompe éclatante qu'étaioient aux regards des peuples les triomphateurs de l'ancienne Rome.

[782.]

Le Calife se repositoit de toutes les affaires sur un homme de confiance appelé Jacob, dont l'esprit & la conversation le charmoient. Il l'admettoit dans tous ses plaisirs; & comme il n'abusoit point de son crédit, le monarque avoit pour lui l'amitié la plus sincère. Cette haute faveur excita la jalousie des principaux courtisans. Ils cabalèrent pour perdre un rival si redoutable. Leurs efforts furent long-tems inutiles; mais enfin ils vinrent à bout d'inspirer au prince des soupçons sur la fidélité de Jacob. Ils lui firent entendre que son ministre favorisoit secrettement les Alides, & qu'il avoit dessein d'élever cette famille sur les ruines de la maison régnante. Les rois sont toujours crédules lorsqu'il s'agit de leur intérêt; & leur cœur s'allarme aisément quand on leur fait craindre pour leur puissance. Mahadi,

surpris de cette accusation, voulut la vérifier. Il chargea son ministre de faire mourir un descendant d'Ali, disant qu'il ne pouvoit plus le souffrir en vie. Pour obliger Jacob à s'acquitter plus fidèlement de cette commission, il lui fit présent de cent mille drachmes, & lui donna en mariage une des plus belles filles de son sérail. Jacob se met en devoir d'obéir. Il fait arrêter le malheureux proscrit, & lui expose l'ordre du Calife. Cet infortuné se jette à ses pieds, & lui dit : « Seigneur, donnez-  
 » moi la vie que vous pouvez m'ôter, &  
 » vous éviterez par cette indulgence les  
 » reproches dont Ali mon aïeul vous  
 » chargeroit au jour du jugement, si vous  
 » versiez mon sang qu'il regarde comme  
 » le sien. » Cette priere touche l'ame sensible & généreuse de Jacob : il donne les cent mille drachmes qu'il avoit reçues de son maître, à celui dont la mort en devoit être le prix, & lui fournit les moyens de se sauver. Cette action héroïque fut la perte du ministre. Mahadi, informé de la funeste compassion de Jacob par l'épouse qu'il lui avoit donnée, ordonne des perquisitions si exactes, que l'Alide est repris, & soigneusement gardé dans un appartement du palais. Ensuite il mande le favori, & lui reproche d'avoir favorisé l'évasion du prisonnier. Ce généreux ministre le



nia ; & jura même, par la tête & par les jours du Calife, qu'il l'avoit fait mourir : mais on produisit aussi-tôt l'Alide, & Jacob, confus, déconcerté, n'eut rien à dire pour sa justification. Mahadi, plein de colere, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à la sixieme année du règne de Haroun-Al-Rashid qui lui rendit la liberté. Désabusé alors sur la vanité des grandeurs, il alla se confiner à la Mecque, où il vécut jusqu'à sa mort dans l'exercice des vertus les plus austeres du Musulmanisme.

[783.]

Dans une partie de chasse, Mahadi s'égaré ; & , pressé de la faim & de la soif, il cherche dans la cabane d'un Arabe de quoi se rafraîchir. Cet homme lui présente du pain bis & un pot de lait. Le Calife lui demande s'il n'a rien autre chose à lui donner, & l'Arabe va lui chercher une cruche de vin. Le monarque en boit un coup, & dit à son hôte : « Me connoissez-vous ? — Non, répond l'Arabe. — Je suis un des principaux seigneurs de la cour du Calife. » Il boit un second coup, & fait la même question. « Vous venez de me le dire, reprend l'Arabe. — Non ; je suis encore plus grand que je ne vous l'ai dit. » Il avale un troisieme coup, & demande encore à l'Arabe

s'il le connoissoit ? « Je m'en tiens à ce » que vous m'avez appris. — Eh bien ! » je suis le Calife, devant lequel tout le » monde se prosterne. » A ces mots l'Arabe prend sa cruche & l'emporte. Mahadi, surpris de cette action, lui demande pourquoi il enleve son vin ? « Mais, seigneur, répond l'Arabe, si vous venez » à boire un quatrieme coup, vous me » direz que vous êtes le prophète; je crains » même fort que vous ne vouliez me faire » croire que vous êtes le Dieu Tout-Puissant, si vous en buvez un cinquieme. » Cette plaisanterie fit rire le Calife, qui, ayant été rejoint par ses officiers, récompensa son hôte en lui donnant un habit magnifique & une bourse remplie de pièces d'or. L'Arabe, transporté de joie de sa bonne fortune, dit alors au monarque : » Seigneur, je vous croirai toujours, quand » même vous augmenteriez vos qualités » quatre & cinq fois davantage. »

[ 784. ]

Le Calife régle l'ordre de la succession entre ses enfans. Il déclare Mufa-Al-Hadi, son fils-ainé, héritier présomptif de la couronne; &, après lui, Haroun-Al-Rashid, qu'il chérissoit à cause de sa bravoure. Ensuite, à l'exemple de son pere, il entreprend le pèlerinage de la Mecque; mais

avec beaucoup plus de faste que de dévotion, car il dépensa dans son voyage environ six millions d'écus d'or. Il fit charger sur des chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il en eut assez, & pour se rafraîchir avec toute sa suite au milieu des sables brûlans de l'Arabie, & pour conserver dans toute leur fraîcheur naturelle les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace durant tout le tems qu'il séjourna à la Mecque, dont la plûpart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Il fit aggrandir le portique de la Caaba, ce qui ne fut point approuvé par les plus superstitieux sectateurs de la loi Musulmane. Lorsqu'il faisoit les sept circuits, un homme vint lui présenter une pantoufle qu'il disoit avoir appartenuë au prophète. Il la reçut avec respect, fit donner dix mille drachmes à celui qui la lui avoit offerte; & se tournant vers ses confidens: « Mahomet, » leur dit-il, n'a jamais vu cette pantoufle; mais, si je l'avois refusée, le peuple auroit cru qu'elle étoit réellement du prophète, & que je l'aurois méprisée. » Il avoit amené avec lui un personnage qui passoit pour un grand saint, & que l'on appelloit Almanzor. Un jour qu'il faisoit dans le temple de grandes largesses au peuple, il dit à ce dévot Musulman:

» Et vous, ne me demandez-vous rien ?  
 » -- Dans la maison de Dieu, répondit  
 » Almanfor, je rougirois de demander au-  
 » tre chose que Dieu même. » Ce pieux  
 sentiment pénétra tellement le Calife,  
 qu'étant surpris, à son retour, par un vio-  
 lent orage, il se prosterna contre terre, &  
 s'écria : « Seigneur ! si c'est moi que vous  
 » demandez, me voici prêt à subir les châ-  
 » timens que je mérite ; mais je vous sup-  
 » plie de ne pas regarder vos fidèles  
 » comme vos ennemis, à cause de moi. »  
 Ensuite il fit donner à Almanfor dix mille  
 pièces d'or ; pour le récompenser de lui  
 avoir appris à ne point confondre les cho-  
 ses de la terre avec celles du ciel.

[785.]

Hafana, l'une des femmes du Calife,  
 jalouse de ce que ce prince lui préféroit  
 une concubine, donne à la maîtresse fa-  
 vorite une poire empoisonnée. Le monar-  
 que, surpris de la beauté de ce fruit, le  
 prend & le mange. Un instant après, de  
 cruelles douleurs l'avertissent que sa mort  
 est prochaine ; il expire au milieu des plus  
 affreuses convulsions, à l'âge de quarante-  
 trois ans. On l'enterra au pied d'un noyer,  
 à l'ombre duquel il avoit coutume de s'af-  
 feoir. Quelques historiens racontent diffé-

remment la triste fin de ce prince. Ils disent que, dans une partie de chasse, plaisir qu'il prenoit souvent, il s'efforça d'atteindre un cerf qui fuyoit devant lui. L'animal se réfugia dans une masure : le Calife voulut y entrer après lui ; mais, comme la porte étoit étroite, il fit en se baissant un si violent effort, qu'il se rompit les reins, & mourut sur l'heure.

Mahadi, comme la plupart des souverains, avoit de grands vices ; mais il les effaçoit par de grandes vertus. Libéral quelquefois jusqu'à la prodigalité, il dissipa en dons les trésors immenses que son prédécesseur lui avoit laissés. Il employoit sur-tout ses richesses à encourager les belles-lettres ; & dès qu'on avoit du mérite, on avoit des droits puissans sur ses bienfaits : témoin ce poète à qui il fit donner soixante-dix mille drachmes, pour soixante-dix distiques Arabes qu'il avoit approuvés. Il étoit magnanime & courageux comme la plupart de ses prédécesseurs, mais, ce qui le distingue de la foule des rois, c'est qu'il se fit adorer de ses sujets par son amour pour la justice, & par son aversion à répandre le sang. Il restitua des sommes prodigieuses que son père avoit extorquées aux provinces ; & il fit sortir des prisons une foule d'in-

nocens qui étoient les victimes des soupçons d'Almansor. Il changeoit souvent les gouverneurs des provinces & ses ministres , pour empêcher qu'ils ne prissent trop d'autorité , & qu'ils ne se rendissent indépendans. Il expédioit lui-même la plûpart des affaires d'état avec une application & une promptitude rares dans ceux qui commandent. Il tenoit fréquemment son lit de justice , afin de punir & de réparer les vexations & les violences des grands. Il se faisoit alors assister par les plus graves personnages & par les plus habiles juriconsultes du Musulmanisme , afin que leur présence fût comme un frein salutaire qui le retînt dans les décisions qui auroient pu être contraires aux loix. Dans une de ces circonstances, voulant réprimander un de ses officiers dont on venoit de se plaindre : « Jusqu'à quand, » lui dit-il , tomberez-vous dans des fautes ? --- Seigneur , répondit sagement l'officier , tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bonheur , ce sera à nous à faire des fautes , à vous à nous les pardonner. » Sa piété lui inspiroit , dans la mosquée , une modestie , une affabilité presque inconcevables dans un despote. Un jour , qu'il étoit sur le point de commencer la priere publique ,

un homme de la lie du peuple lui dit :  
» Seigneur , je voudrois bien faire ma  
» priere avec vous , mais je n'ai pas en-  
» core fait mon ablution. » Mahadi s'ar-  
rêta , & demeura debout au milieu du  
temple , jusqu'à ce que cet homme se fût  
purifié , comme le prescrit l'Alcoran.  
L'inscription de son sceau étoit : « Mon  
» pouvoir vient de Dieu. » Maxime très-  
vraie , & qui l'eût été davantage encore ,  
s'il eût ajouté : « Pour le bonheur des  
» hommes. »



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif  
CONSEJO DE CULTURA



## MUSA-AL-HADI.

[785.]

**M**AHADI, mécontent de Musa-Al-Hadi, avoit voulu, avant sa mort, le dépouiller du diadème, pour en ceindre la tête de Haroun, son second fils; mais Haroun, par une générosité peu commune, sur-tout entre des freres, avoit refusé de se prêter aux desirs de son pere, & défendu les droits de Musa, son aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit présidé, il soutint son action magnanime, en faisant proclamer Musa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faisoit couronner son frere à Bagdad, la ville de Cufa, sous la conduite d'Hossein, fils d'Ali, & petit-fils de Hassan, se révoltoit contre le nouveau souverain. Hossein, chef des Alides, avoit gagné, par ses vertus, les cœurs de tous les Musulmans parmi lesquels il vivoit. On parloit avec emphase de sa valeur héroïque; on prônoit sur-tout son excessive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille pièces d'or, il les distribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-



fait, d'autant plus admirable qu'il n'avoit réservé pour lui qu'une seule robe fourrée, sous laquelle il ne portoit point de chemise, avoit mis le comble à la vénération publique. On se disoit en secret qu'un prince si généreux étoit digne du trône auquel sa naissance lui donnoit droit de prétendre; on se passionnoit pour lui; on souhaitoit qu'il se déclarât contre les Abbassides. L'ambition d'Hossein ne put résister à l'appas tentateur qui avoit si tristement séduit ses ancêtres. Il voyoit un parti puissant se porter ouvertement pour ses intérêts: devoit-il se refuser à la fortune qui sembloit venir d'elle-même lui présenter ses faveurs? Le changement de monarchie lui parut une circonstance heureuse; il permit qu'on le proclamât Calife: & pour augmenter les troupes que les Cusiens avoient mises sur pied, il fit publier un édit par lequel il promettoit la liberté à tous les esclaves qui quitteroient leurs maîtres pour suivre ses drapeaux. En peu de tems, il eut une armée nombreuse, avec laquelle il se flatta de venger le sang de ses aïeux, & d'arracher aux usurpateurs une couronne qui avoit appartenu à ses peres. Médine suivit l'exemple de Cufa, & reconnut Hossein pour souverain. Ce prince voulut engager la Mecque dans son parti; mais cette ville, peuplée d'Abbassides, lui fit acheter sa sou-

mission : il l'emporta l'épée à la main, & fit massacrer tous ceux de la famille régnante qui étoient venus visiter la Caaba. Toute l'Arabie alloit subir le joug du descendant de Mahomet, lorsque Musa, par l'avis d'Haroun, son frere, fit marcher contre le rebelle une armée bien disciplinée, mais très-inférieure à celle d'Hossein. Cependant, malgré leur extrême disproportion, les troupes Abbassides triompherent. Une seule bataille, dans laquelle Hossein fut tué des premiers, dissipa la rebellion ; & la victoire fut très-funeste à la maison d'Ali, dont les principaux chefs furent mis à mort, & qui fut dépouillée de toutes les pensions & de tous les privilèges dont les Califes précédens l'avoient honorée.

[786.]

Musa, se voyant affermi sur la chaire de Mahomet, forme le dessein de régner par lui-même, & d'écarter tous les favoris. Sa mere, à laquelle il avoit laissé une autorité sans bornes, est la premiere qu'il veut dépouiller de son crédit. Cette princesse le pressoit très-instamment un jour de lui accorder une grace pour un de ses officiers qui l'avoit bien servie. Le Calife la lui refusa. Elle sentit vivement cet outrage ; & , dans l'excès de sa douleur, elle

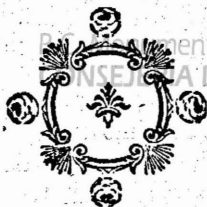
lui dit, en le quittant, que jamais elle ne lui demanderoit rien. « C'est ce que je » desire, lui répondit brusquement le mo- » narque; je ne prétends point qu'on m'im- » portune. Tenez-vous dans votre appar- » tement, & mêlez-vous de vos affaires. » Si j'apprends à l'avenir qu'aucun de mes » officiers s'adresse à vous pour quelque » grace, je lui ferai couper la tête. A » voir le faste qui vous environne, on » vous prendroit pour la souveraine des » Musulmans. Mes courtisans abandon- » nent mon palais pour se trouver en foule » à votre lever: ils vous suivent depuis le » matin jusqu'au soir. Que veut dire cette » conduite? n'avez-vous pas de quenouille » pour vous occuper, ou de livres pour » vous instruire de vos devoirs, ou enfin » de maison pour vous retirer? » On ne sçauroit décrire la fureur de la princesse à ce discours. Elle jura de se venger bientôt d'un fils ingrat, & chercha dès ce moment l'occasion favorable d'exécuter son funeste projet. Elle ne tarda pas à se présenter. Musa résolut d'exclure de la succession Haroun, son frere, malgré les services qu'il en avoit reçus, afin de faire passer sa couronne à son fils Abu-Jaafar, jeune prince, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté. Yahia, son visir, personnage d'une rare prudence; tâ-

cha de l'en dissuader, en lui représentant que les Musulmans ne pourroient souffrir un Calife qui ne pourroit pas leur faire la priere & le sermon dans la mosquée, les conduire au pèlerinage de la Mecque, & marcher à leur tête lorsqu'il faudroit combattre. Musa feignit de se rendre à ces raisons; mais le lendemain il manda secrettement Hartama, son plus cher confident, & lui ordonna d'affaffiner son frere, puis son visir qu'il lui représenta comme un séditieux, enfin sa mere même qui chériffoit Haroun plus que lui. Il ajoûta qu'après cette triple exécution, il fît passer au fil de l'épée tous les Alides qui se trouveroient dans les prisons, & qu'il se mît à la tête des troupes pour aller surprendre la ville de Cufa, & la réduire en cendres, après en avoir fait sortir tous les Abbassides. Hartama voulut s'excuser de se charger d'une commission si sangui-naire, en alléguant qu'il étoit trop foible; mais le Calife le menaça de la mort s'il n'exécutoit ponctuellement ses ordres, le quitta brusquement, & se retira dans les appartemens secrets de son palais. Sa mere, instruite de ses barbares projets, l'y attendoit pour les prévenir. En l'appercevant, elle se jetta à son cou; &, feignant une tendresse qu'elle n'éprouvoit



point, elle lui présenta quelques fruits qu'elle avoit apportés. Musa, qui n'avoit aucune défiance, & qui, pour séduire sa mere, avoit résolu de l'accabler de caresses, jusqu'à l'instant où Hartama devoit lui donner la mort, prit une belle poire, & la mangea. Mais elle étoit remplie d'un poison si subtil, qu'il mourut aussi-tôt en toussant & en éternuant. La princesse, charmée de sa vengeance, fit venir dans l'instant ce même Hartama chargé de son assassinat, & lui commanda de publier la fin soudaine du Calife, & de la notifier à Haroun-Al-Rashid, son successeur. Musa-Al-Hadi avoit vingt-quatre ans. C'étoit un prince d'une taille avantageuse, bien fait, robuste, excellent cavalier; mais, mauvais fils, mauvais frere, mauvais roi, que ne devoit-on pas craindre de son humeur barbare & jalouse, s'il eût régné plus long-tems? Il avoit cependant des qualités: quelques historiens le représentent comme vaillant, magnanime & libéral même quelquefois. Un jour il récita des vers de sa composition à un poëte célèbre qui les approuva. Le Calife, charmé de ce jugement, lui dit d'en faire autant sur le même sujet. Le citoyen du parnasse obéit, & ne reçut que dix drachmes. Mais ensuite il com-  
posa

posa un nouveau poëme , & le présenta au monarque, qui en fut si satisfait, qu'il lui dit : « Choisissez pour récompense , » ou trente mille drachmes comptant , ou » cent mille , après avoir passé par toutes » les longueurs & les formalités des finan- » ces. --- Trente mille comptant, seigneur, » repartit le poëte , & cent mille avec le » tems. » Cette faillie fut si bien reçue du Calife, qu'il lui fit donner aussi-tôt la somme entiere de cent-trente mille drachmes. L'inscription de son sceau portoit : « Dieu » est le Sauveur de Mufa. »





## HAROUN - AL - RASHID.

[786.]

**T**ANDIS qu'Haroun reçoit la nouvelle de la mort de son frere, un de ses amis vient le féliciter sur la naissance d'un fils qui lui succéda dans la fuite ; de sorte que cette journée fut mémorable par la chute d'un monarque, par l'élévation d'un autre, & par la naissance d'un troisieme. Le même bonheur accompagne le nouveau souverain jusques dans les moindres choses. Mahadi, son pere, lui avoit donné, comme un gage de la couronne qu'il lui avoit promise, une belle bague qu'il portoit à son doigt. Musa, jaloux de ce présent, voulut l'avoir dès qu'il fut monté sur le trône ; il envoya un eunuque pour demander au prince ce bijoux précieux. Une prétention si injuste mit Haroun en fureur ; en présence du député, il prit la bague & la jetta dans le Tigre, où elle demeura jusqu'à ce qu'il eût été proclamé. Alors il la fit chercher ; &, pour diriger les plongeurs, il jetta une bague de plomb dans le même endroit du fleuve où étoit tombée la premiere. Elle fut trouvée sans peine, & ce succès fut regardé comme

un présage de celui qui devoit couronner toutes les actions de ce prince (\*).

— [787.] —

Haroun épouse solennellement Zobéïda, fille d'un prince de sa maison. Cette princesse avoit cent esclaves, qui toutes sçavoient l'Alcoran par cœur, & qui chaque jour en récitoient la dixième partie : « De sorte qu'on entendoit perpétuellement dans son palais, disent les historiens Arabes, un pieux bourdonnement, semblable au bruit religieux que font les anges devant le trône de l'Eternel. » Peu de tems après son mariage, Zobéïda fit le voyage de la Mecque ; & cette dévoted caravane fut signalée par des aumônes égales au rang suprême de la pèlerine.

— [788.] —

Le Calife, pour ne point tomber dans les fautes auxquelles les souverains sont si souvent exposés, prend avec lui un célèbre docteur, appelé Afmai, dont il recevoit depuis long-tems les leçons. Afmai possédoit dans un haut degré le talent de la

---

(\*) Ce trait n'est point unique dans l'histoire. Le fameux Saladin perdit de même un rubis d'un prix inestimable, qui fut retrouvé aussi heureusement que celui d'Haroun.



parole. Très-versé dans les traditions, il les exposoit avec la même netteté, la même précision qu'eût pu faire le meilleur lecteur; & cet avantage étoit relevé par une connoissance profonde de l'Alcoran. Mais il avoit un défaut dans lequel les sçavans donnent quelquefois sans y songer: il interprétoit les loix à la rigueur; & son austérité eût sans doute jetté souvent Haroun dans de fausses démarches, si ce prince eût été moins en état de connoître son mérite. Il l'écoutoit avec docilité, sans jamais suivre aveuglément ses décisions. Aussi lui disoit-il en riant: « Docteur, » vous êtes plus sçavant que moi, mais » je suis plus sage que vous. » Comme il connoissoit son excessive rigidité, il voulut, avant de l'attacher entièrement à sa grandeur, lui donner une leçon digne de son choix. « Je vous prie, lui dit-il, de » ne jamais m'enseigner en public. Attendez que je vous interroge. Que vos réponses soient précises & simples; ne les chargez point d'histoires inutiles; & n'ouvrez point votre avis de manière à me forcer de le suivre. Si vous aperceviez que dans mes jugemens je m'écartasse des loix de l'équité, ramenez-moi dans le particulier avec douceur. Enfin, ne m'enseignes que ce qui m'est absolument nécessaire; formez-moi dans

» l'art de parler en public , & n'employez  
 » jamais , dans les discours que vous me  
 » ferez , que des expressions claires & que  
 » je puisse comprendre. » Heureux les maî-  
 tres qui ont de tels disciples ! plus heu-  
 reux encore les disciples qui ont des maî-  
 tres assez sages pour se ployer ainsi à leur  
 caractère !

✻ [789.] ✻

Un des prétendus saints du Musulmanif-  
 me, appelé Adhem, meurt à Damas. Si l'on  
 en croit les légendes orientales, ce pieux per-  
 sonnage vit une fois en songe un ange qui  
 écrivoit les noms des sinceres adorateurs du  
 vrai Dieu ; & , n'appercevant pas le sien  
 sur cette liste sacrée , il pria l'esprit céleste  
 de l'y mettre en qualité d'ami des servi-  
 teurs de l'Eternel. L'ange le satisfit ; & ,  
 depuis ce tems, Adhem redoubla sa ferveur.  
 Pour se sanctifier davantage , il entreprit  
 le grand pèlerinage de la Caaba. Il tra-  
 versa seul & sans provisions d'immenses  
 solitudes. De mille pas en mille pas il fai-  
 soit mille génuflexions , & récitoit mille  
 dévotes prieres. Ce religieux voyage lui  
 coûta douze années. Il fut rencontré par  
 Haroun , qui lui rendit de grands hon-  
 neurs , & le pria de lui dire quelques pa-  
 roles d'édification. « Seigneur , lui répon-  
 » dit le fervent pèlerin , nous sacrifions ,

» en ce monde , une religion auguste au  
 » maintien de frivoles grandeurs. Heu-  
 » reux le mortel qui a choisi le Tout-Puif-  
 » fant pour maître, & qui n'employe les  
 » biens présens que pour acquérir ceux  
 » qu'il espere dans un meilleur séjour ! »  
 La maxime favorite d'Adhem montrait  
 toute la profondeur de son abnégation.  
 » Oui, disoit-il sans cesse, j'aime mieux  
 » aller en enfer en accomplissant la vo-  
 » lonté de Dieu, qu'en paradis en vio-  
 » lant ses suprêmes ordonnances. » Avec  
 de pareils sentimens , s'il eût vécu dans  
 le Christianisme, on l'eût sans doute mis  
 au nombre de ces saintes ames qui ne sou-  
 piroient que pour le ciel.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
 CONSEJERIA DE CULTURA

[ 790. ]

Haroun devient amoureux d'une con-  
 cubine de son frere Ibrahim. Afin de pos-  
 séder cette belle esclave, il lui offre trente  
 mille dinars; mais le prince avoit juré de  
 ne jamais la donner, ni la vendre. Ce-  
 pendant, comme le Calife le pressoit vi-  
 vement, il consulte Abou-Joseph, jurif-  
 consulte industrieux, & lui demande un  
 moyen de satisfaire le monarque sans  
 violer son serment. « Seigneur, lui répond  
 » le docteur, donnez à moitié, & vendez  
 » à moitié votre esclave au Calife; vous  
 » ne l'aurez pas précisément vendue ni

» donnée. » Ibrahim, charmé de cette finesse, qu'un docteur seul pouvoit imaginer, envoie aussi-tôt sa concubine à son frere, qui toutefois lui envoie la somme entiere qu'il lui avoit d'abord proposée; & le prince en fit présent à Joseph, pour récompenser son habileté. Haroun vouloit jouir, dès la nuit même, de la charmante maîtresse qu'il venoit d'acquérir. Mais la loi s'opposoit à ses desirs; car, selon le droit Musulman, un frere ne peut pas coucher avec la concubine de son frere, si auparavant elle n'a passé entre les mains d'un autre. Il fallut recourir une seconde fois à Joseph; & l'on vit encore combien un docteur est quelquefois utile. Cet habile juriste conseilla au Calife de faire épouser cette femme à un de ses esclaves, à condition qu'il la répudiera sur le champ, pour la faire passer entre ses bras. Ce moyen facile est approuvé. Le mariage se célèbre; mais l'esclave, épris des attraits de sa nouvelle épouse, ne veut plus entendre parler de divorce. Le Calife lui offre dix mille dinars; la possession d'un bien plus précieux le rend insensible à ces richesses. Nouvel embarras. La passion d'Haroun s'enflammoit à proportion des obstacles; mais il n'osoit transgresser les loix pour la contenter. Abou-Joseph eut alors besoin de toutes les subtilités de sa jurispru-

dence; il falloit en même tems calmer la conscience, & favoriser l'amour de son maître. Il en vint à bout, en persuadant au Calife de donner cet esclave, dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avoit épousée; car, par ce moyen, le lien du mariage seroit rompu, puisqu'il, selon la loi Musulmane, une femme ne peut pas être mariée à son propre esclave. Cette nouvelle ruse est applaudie: le trop peu complaisant esclave est forcé d'abandonner son épouse; & les dix mille dinars, qui devoient être le prix de sa facilité, deviennent la récompense du grand sçavoir d'Abou-Joseph. Ce n'est pas tout. Haroun ayant donné cent mille dinars à sa maîtresse, cette femme, remplie de reconnoissance pour le docteur, lui fit présent de dix mille autres dinars, de sorte que, pour cette consultation, Abou-Joseph reçut en une seule nuit cinquante mille pièces d'or. Le Calife, pour lui montrer encore combien il étoit satisfait de sa science profonde, le nomma, peu de tems après cette aventure, grand justicier de Bagdad; & ce fut lui qui le premier porta le titre de Cadi-Al-Codha, c'est-à-dire Juge des Juges, dignité qui revient à celle de chancelier parmi nous. Ce fut aussi lui qui fit prendre aux docteurs de la loi un habit distinctif, qui fût comme

une marque, &, pour ainsi dire, commel'enseigne du sçavoir qu'on doit leur supposer. Malgré sa grande fortune, Abou-Joseph ne s'en fit jamais accroire. Ayant un jour avoué son ignorance sur une question de droit, quelqu'un lui reprocha de recevoir de fort grosses pensions du trésor royal, sans pourtant éclaircir toutes les difficultés. Il se contenta de répondre : « Mon » ami, je reçois du trésor à proportion de » ce que je sçais ; mais si je recevois à proportion de ce que j'ignore, toutes les » richesses du Califat ne suffiroient pas pour » me payer. »

[791.]

Une des femmes du monarque étend, en bâillant, les bras avec tant de force, que l'un des deux devient roide tout-à-coup, & demeure étendu sans qu'elle puisse le retirer à elle. Les plus célèbres médecins de la cour y font appliquer des lénitifs de toute espece, pour rendre aux nerfs leur premiere flexibilité. Leurs soins sont inutiles ; & la princesse alloit rester perclue pour le reste de ses jours, lorsqu'un Chrétien, dont le profond sçavoir n'étoit pas encore connu, se présente au Calife, & lui répond de la guérison de son épouse. On se moqua d'abord de son assurance ; mais, comme l'art des plus habiles étoit en

défaut , on résolut d'éprouver le secret du nouvel Esculape. Gabriel (c'étoit le nom du médecin Chrétien) pria le Calife de dire à la princesse de se trouver en public à son lever. La princesse obéit; & lorsqu'elle s'approchoit d'Haroun pour le saluer, Gabriel se jette aussi-tôt sur elle, & se met en devoir de la déshabiller, pour découvrir à tous les regards les appas secrets que recéloit sa robe. On le laissoit faire; & la pudeur allarmée de la princesse n'avoit pas assez de force pour se défendre. La robe alloit être enlevée; l'impudence de cette action redouble l'émotion de l'épouse du Calife: enfin, dans le trouble & dans la surprise où elle se trouve, elle fait un si violent effort, qu'elle retient avec le bras qu'on vouloit lui guérir, l'habillement qui alloit lui échapper. A cette vue, Gabriel s'écria dans l'instant: « Elle est guérie: Seigneur, » elle est guérie! » En effet, on lui fit remuer plusieurs fois le bras en tous sens, & la cure se trouva parfaite. Haroun en fut si charmé, qu'il fit donner sur le champ cinq cents mille pièces d'argent à Gabriel; & le nomma son premier médecin. Ensuite il lui demanda la cause de cet accident. » Seigneur, répondit le médecin, quand » vous goûtâtes avec la princesse les » plaisirs de l'amour, une humeur déliée,

» mise en mouvement par la chaleur de  
 » l'action, se répandit par-tout le corps,  
 » & se coagula bientôt après dans les nerfs  
 » par la cessation du mouvement ; d'a-  
 » près ce raisonnement, j'ai employé l'ar-  
 » tifice que vous avez vu, pour dilater la  
 » chaleur, afin de dissoudre l'humeur figée,  
 » & de rendre au bras affecté sa première  
 » agilité. »

[792.]

Un poète célèbre, appelé Dhohak, vient à la cour du Calife, qui l'admet à tous ses plaisirs. Un jour que le prince avoit devant lui un bassin plein de roses fraîchement cueillies, il pria le poète de lui faire sur le champ quelques vers qui exprimassent naïvement la qualité de ces fleurs par une comparaison ingénieuse. Dhohak fit aussi-tôt un distique arabe dont le sens étoit : « La couleur de ces roses, filles  
 » chéries du printems, est semblable à cet  
 » aimable coloris dont la pudeur embel-  
 » lit les joues de la bergere que son amant  
 » veut embrasser. » Une des maîtresses d'Haroun, qui excelloit dans la musique & dans la poésie, ayant entendu ces vers :  
 » On peut dire mieux encore, s'écria-t-elle. » Le monarque, curieux de l'entendre, la presse d'entrer en lice avec un homme si célèbre ; & la maîtresse du



prince dit : « La couleur de ces roses, tendres enfans des zéphyr, ressemble à celle de mes joues quand Haroun me prend par la main pour me conduire sur le trône des amours. » Pour la récompenser de ce charmant distique, le Calife voulut dans le moment éprouver si la vérité étoit conforme à la poésie.

— [793.] —

Le monarque, faisant, durant la nuit, la ronde dans son palais, trouve une des filles de Zobéida, son épouse, qui s'étoit endormie sous un bosquet. Haroun l'aimoit depuis long-tems, mais jamais elle n'avoit voulu couronner ses feux. Il crut l'occasion favorable, pour obtenir de cette jeune beauté ce que jusqu'alors elle lui avoit si constamment refusé. Il l'approche; elle s'éveille, surprise de se voir entre les bras du Calife. Le prince la ferroit tendrement. Il la conjure de répondre à sa tendresse. Ses gestes, son attitude voluptueuse, tout décele la passion qui l'enflamme; sa main amoureuse triomphe de la résistance, & découvre déjà une foule de trésors dont il veut cueillir les prémices. La servante de Zobéida alloit succomber; mais elle rappelle un reste de constance, & supplie ce despote d'attendre jusqu'à l'arrivée du jour. Haroun consent à ce délai; dès

le lever de l'aurore, il envoie à la belle esclave un messager qui la somme de tenir sa promesse. Mais elle lui répond par ce vers arabe, qui depuis a passé en proverbe : « Les paroles de la nuit ne se donnent que pour attendre le jour. » Haroun, étonné de cette réponse, commande aussitôt d'amener en sa présence tous les poètes qui demeuroient dans son palais, & leur ordonne de faire quelques stances où ce vers fût compris. Tous obéirent ; & le seul Abou-Navas, l'un des plus grands poètes qui aient illustré l'Arabie, réussit au gré du Calife. Il enchâssa le vers de l'esclave avec tant d'adresse dans les siens, qu'il sembloit décrire naïvement le combat livré entre le monarque & cette fille. Mais cette merveilleuse habileté pensa lui coûter la vie ; car le despote, ayant fait des présens aux autres poètes, lui dit qu'il méritoit la mort, pour avoir osé porter un œil téméraire sur ses plaisirs. Abou-Navas protesta qu'il n'étoit point sorti dans ce tems-là de son appartement, produisit des témoins qui constatoient la vérité de sa justification, appaisa le prince, & reçut une récompense proportionnée au rare mérite de sa poésie.

[794.]

Le Musulmanisme perd un grand doc,

teur. Il s'appelloit Abu-Abdallah-Malec, & c'est le pere de la seconde secte prétendue orthodoxe qui a tant de zèle pour les traditions de Mahomet, & dont les principes sont suivis principalement en Barbarie & dans plusieurs autres contrées de l'Afrique. On rapporte que ce sçavant, qui parvint à un âge très-avancé, resta trois ans entiers dans le sein de sa mere : phénomène inoui, & trop contraire aux loix de la nature pour être adopté légèrement. Un de ses amis, l'étant allé voir dans sa dernière maladie, le trouva tout en pleurs. Il le pria de lui dire la raison de cette tristesse si surprenante dans un homme qui avoit toujours bien vécu. « Hélas ! répondit-il, qui » doit plus que moi répandre des larmes ? » Plût-à-Dieu que, pour l'expiation de » mon orgueil, j'eusse reçu autant de » coups de bâton que j'ai décidé de ques- » tions ! j'aurois moins de compte à rendre à l'Éternel. Plût-à-Dieu que je n'eusse » jamais rien décidé de moi-même ! » Sentiment bien digne d'un sçavant modeste, & qui devrait être celui de tous ceux que la supériorité de leurs lumières tire de la foule des hommes ! Un jour on lui proposa quarante-huit questions très-difficiles ; il y en eut trente-deux sur lesquelles il confessa son ignorance : aveu aussi rare qu'il est honorable à celui qui a le courage de

le faire. Malec étoit pourtant puérilement rigide dans ce qui touchoit aux pratiques religieuses.

Une fois on lui demanda s'il étoit permis de manger du pourceau de mer: « Non, » répondit-il; car, bien que ce soit un poisson, le nom qu'il porte le faisant regarder comme un pourceau, les vrais Musulmans doivent le détester autant que celui que l'Alcoran a prohibé. » Haroun regretta beaucoup ce docteur, pour lequel il avoit toujours eu une haute estime.

Ce prince l'ayant un jour prié de venir au palais pour instruire ses fils: « Seigneur, répondit Malec, la science ne fait la cour à personne; on doit la lui faire. — Vous avez raison, repartit le Calife; mes enfans se trouveront dans le lieu où les autres jeunes-gens vont recevoir vos leçons. » Il tint parole; & les jeunes princes furent conduits régulièrement à la mosquée où Malec débitoit sa doctrine. Ce sçavant méritoit bien cet égard, s'il est vrai, comme il le disoit lui-même, que tous les maîtres sous lesquels il avoit étudié dans sa jeunesse, vinrent avant sa mort s'instruire à son école, & se crurent honorés du titre de ses disciples.

[795.]

Sous le règne de son prédécesseur, Haroun, accablé de disgraces, avoit fait vœu d'aller à pied en pèlerinage à la Mecque, si la fortune lui devenoit plus favorable. Après son élévation au Califat, plusieurs de ses courtisans lui représenterent qu'il n'étoit point de sa dignité de s'acquitter de ce pieux devoir comme le dernier de ses sujets, & qu'il devoit au contraire, pour soutenir la majesté de son rang, étaler, dans ce religieux voyage, la pompe & le faste de ses prédécesseurs. Un prince moins dévot qu'Haroun se fût rendu sans peine à l'avis des courtisans; mais le Calife ne voulut rien faire sans consulter les docteurs de sa religion. Il les assembla dans sa capitale, & la conclusion unanime fut qu'il devoit s'acquitter de son vœu précisément comme il l'avoit spécifié. Haroun partit donc pour la Mecque, à pied; exemple unique dans l'histoire Sarasine: mais, dans toute sa route, il trouva les chemins couverts de tapis & de diverses étoffes précieuses.

[796.]

Le Calife est attaqué d'apoplexie. Ses  
fils

fils assemblent les plus habiles médecins de Bagdad, pour donner de prompts remèdes à leur pere. La saignée n'avoit point encore tout le crédit qu'elle a parmi nous; & les médecins Arabes, bien différens des nôtres, craignoient, en tirant du sang, d'en appauvrir la masse, & d'attaquer le principe de la vie animale. Cependant le fameux Gabriel, malgré l'avis de ses confreres, osa conseiller ce moyen de soulager promptement le Calife. Amin, qu'il avoit choisi pour successeur, s'y opposa vivement: mais Al-Mamoun, son frere, soutint avec tant de chaleur l'opinion de Gabriel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Haroun fut saigné, & recouvra la santé. Al-Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, & son zèle lui valut la prédilection de son pere; le courage de Gabriel ne demeura point non plus sans récompense: le Calife lui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[ 797. ]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad: « Seigneur, répondit-il, c'est un

*An. Arabes.*

Z

» trop long ouvrage ; mais, si vous voulez le  
» catalogue des gens raisonnables & sages ,  
» je l'aurai fait en un instant.» Un bel esprit  
vint lui dire que le monarque l'avoit créé  
intendant des ours , des loups , des renards  
& des singes de l'empire : « Oh ! oh ! repli-  
» qua-t-il , vous voilà donc devenus mes  
» fujets , messieurs les courtisans ? » Etant  
une autre fois entré dans la salle où le Ca-  
life donnoit audience , & voyant son trône  
vuide , il alla s'y asseoir. Les gardes , l'ayant  
apperçu , le chasserent à coups de cannes ,  
& lui reprocherent son impudence. Baha-  
lul feignit de répandre des larmes ; & Ha-  
roun , qui parut dans ce moment , lui de-  
mandant la cause de ses pleurs : « Hélas !  
» Seigneur , répondit-il , ce n'est point  
» parce qu'on m'a frappé que vous me  
» voyez gémir ; la compassion que j'ai pour  
» vous est le seul objet de mes larmes ; car  
» si , pour avoir touché un foible instant  
» votre trône , on me maltraite de la sorte ,  
» à quoi ne devez-vous pas vous attendre ,  
» vous qui vous y placez tous les jours ? »  
Quelque tems après , Haroun lui dit : « Ba-  
» halul , pourquoi ne te maries-tu pas  
» comme les autres hommes ? L'hymen a  
» tant de douceurs ! Une tendre épouse par-  
» tageroit tes plaisirs & tes peines , & tu  
» vivrois avec elle dans une délicieuse so-  
» ciété. Je veux te donner une femme qui

» sera jeune , bien faite , & qui t'apportera  
 » du bien. » Ebranlé par les raisons & par  
 l'autorité du monarque , Bahalul consentit  
 enfin au mariage. Après la célébration des  
 noces , il entra dans le lit nuptial , & se  
 mit auprès de sa chere moitié. Majs à peine  
 l'eut-il touchée , qu'il crut entendre dans  
 le sein de son épouse un bruit confus qui  
 l'effraya. Il se précipite au bas du lit , &  
 prend la fuite hors de la ville. Le Calife ,  
 instruit de cette disparition soudaine , le  
 fait chercher. On le trouve : on l'arrête.  
 On le conduit devant le monarque , qui  
 l'accable de reproches , & lui demande où  
 est le mot pour rire dans cette conduite ?

» O empereur des Fidèles ! répondit-il ,  
 » vous m'aviez promis une félicité par-  
 » faite , & je n'ai entrevu que de vives an-  
 » goisses dans cet hymen que vous offriez  
 » à mes yeux sous des traits si séduifans.  
 » A peine ai-je pris ma place dans le lit  
 » nuptial , que j'ai entendu dans le ventre  
 » de mon épouse un bruit affreux : ici l'on  
 » demandoit un habit , une chemise , un  
 » bonnet , des fouliers ; là , du pain , du  
 » riz , de la viande ; les uns rioient , les  
 » autres s'entre-battoient. Effrayé , hors de  
 » moi , je disparus , craignant de devenir  
 » plus fou que je ne suis , & désespérant  
 » d'être jamais heureux avec une femme



» qui me rendroit pere d'une nombreuse  
» famille. »

✿ [798.] ✿

Le nom de Charlemagne & le bruit de ses exploits pénètrent jusqu'à Bagdad. Haroun, rempli d'estime pour ce prince, veut rendre hommage à son mérite; il lui envoie une superbe ambassade, avec de riches présens. Le monarque François répond à la haute opinion que la renommée avoit donnée de lui: il reçoit les députés Musulmans entre Verceil & Yvrée; il les comble de toutes les marques de la plus flatteuse distinction; &, après avoir conclu un traité par lequel il contractoit une liaison étroite avec Haroun, de qui il recevoit & à qui il donnoit le nom de frere, il les congédie en les chargeant de dons magnifiques pour leur maître. Depuis cette époque, la réputation des François devint respectable parmi les Musulmans.

✿ [799.] ✿

Mangheh, célèbre médecin de la cour du Calife, se promenant un jour dans une des grandes villes de l'empire, entendit un charlatan qui débitoit des remèdes contre une multitude de maladies. Surpris de l'audace de cet imposteur, il vint aussi-tôt

en parler au monarque, & lui dit : « Je ne  
 » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans  
 » vos états de tuer les gens impunément. »  
 Haroun à l'instant fait chercher l'empiri-  
 que, qu'on ne put jamais trouver ; &, de  
 peur que dans la fuite la vie de ses sujets  
 ne fût exposée à l'effronterie & à l'igno-  
 rance de tels médecins, il les chassa tous,  
 par un édit solennel, de l'étendue de son  
 empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'ex-  
 exerceroit la médecine qu'avec un privilège  
 authentique, donné par le souverain.

✿ [ 800. ] ✿

Il y avoit dans la capitale un fou qui,  
 dans les accès de son extravagance, pré-  
 tendoit être le Dieu tout-puissant. Ha-  
 roun, à qui l'on en parla, voulant décou-  
 vrir, par sa conversation, si ce n'étoit pas  
 un imposteur, le fit venir, & lui dit : « On  
 » me présenta, il y a quelques jours, un  
 » homme qui faisoit l'insensé, & qui vou-  
 » loit passer pour un prophète envoyé de  
 » Dieu. Je le fis mettre en prison ; on lui  
 » fit son procès, & on lui coupa la tête. »  
 Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui  
 répondit : « Vous avez agi comme le de-  
 » voit un de mes fidèles serviteurs. Je  
 » n'avois point donné le don de prophétie  
 » à ce misérable ; & j'ai permis qu'il reçût  
 » la peine que méritoit son audace. » Le

Calife, à ces mots, se mit à rire, & renvoya le prétendu dieu, qu'il eut soin de faire renfermer, en lui assignant un petit revenu pour subsister.

— [ 801. ] —

On lit dans l'Alcoran que Pharaon disoit à son peuple : « Je suis plus grand & plus » puissant que tous vos dieux : c'est moi » qui suis votre Dieu & votre maître. » Haroun est si frappé de ce passage, que, dans le mouvement d'une sainte fureur, il s'écrie, en présence de toute sa cour : « Je » sçaurai punir l'orgueil de ce prince im- » pie, en donnant le gouvernement de son » royaume au dernier de mes esclaves. » Il choisit effectivement pour cette dignité Hozaid, Ethyopien de nation, & d'un esprit très-grossier. Les Egyptiens se plaignant un jour à ce ministre de ce que le Nil, par son débordement, avoit emporté tout le coton qu'ils avoient semé sur ses bords, il crut les consoler en leur disant naïvement : « Pourquoi n'y semiez-vous » pas de la laine ? »

— [ 802. ] —

Le Calife partage ses vastes états entre ses trois fils, Amin, Mamoun & Kasem, qui devoient se succéder sur le trône, suivant sa disposition testamentaire. Amin eut la Syrie, l'Irac, les trois Arabies, la

Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Palestine, l'Égypte, & tout ce que les Musulmans avoient conquis en Afrique, depuis les frontieres d'Éthiopie & d'Égypte, jusqu'au détroit de Gibraltar, avec la dignité de Calife. Mamoun eut la Perse, le Kerman, les Indes, le Korassan, le Tabrestan, le Cablestan & le Zablestan, avec la vaste province de Mawarenhar. L'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, & tout ce que l'empire possédoit aux environs du Pont-Euxin, reconnurent Kasefem pour maître. Après cette disposition, dont l'objet étoit de prévenir tout sujet de guerre civile entre les freres, Haroun fit un second pélerinage à la Mecque, mais avec plus de pompe que le précédent. Il étala dans ce voyage toute la magnificence d'un monarque opulent; il signala par des largesses tous les lieux de son passage; & quoique cette partie de dévotion lui coûtât des sommes immenses, elle n'épuisa point ses trésors; elle ne l'obligea point de fouler ses peuples.

Parmi les doctes & pieux personnages qui accompagnoient le souverain dans cette sainte caravane, on remarquoit un fameux contemplatif, appelé Kéthir, dont toutes les maximes étoient regardées comme des oracles. Chemin faisant, le Calife le pria de lui dire quelque parole



édifiante. « Heureux mille fois celui qui  
 » est modeste sur le trône , répondit le  
 » docteur , bienfaisant dans l'opulence ,  
 » juste dans son gouvernement , constant  
 » dans les disgraces ! l'Éternel écrira son  
 » nom sur le livre de ses élus. » Haroun  
 fut si touché de ces paroles , qu'il répandit  
 des larmes. Une autre fois , lui ayant  
 demandé ce qu'il falloit faire pour mériter  
 le ciel : « Quitter le monde , répondit  
 » Kéthir , renoncer absolument à ses vai-  
 » nes frivolités. --- Mais ce sacrifice pa-  
 » roît si difficile ! le monde a tant d'at-  
 » traits ! --- Si vous aviez besoin d'un verre  
 » d'eau , & qu'il vous fallût donner la  
 » moitié du monde pour l'obtenir , l'a-  
 » cheteriez-vous à ce prix ? --- Sans doute.  
 » --- Et si vous étiez dans quelque fouil-  
 » lure défendue par la loi , donneriez-  
 » vous l'autre moitié du monde pour vous  
 » en nettoyer ? --- Assurement. --- Vous  
 » voyez donc , seigneur , combien ce  
 » monde si estimé est peu de chose , puis-  
 » que , pour un verre d'eau , pour une lé-  
 » gere faute , vous n'hésiteriez point à le  
 » donner. Or , est-il si difficile de renon-  
 » cer entièrement à la possession d'un  
 » bien qui a si peu de valeur ? »

— [ 803. ] —

La maison des Barmécides , une des

plus illustres de l'empire , & qui étoit alors en faveur , avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans son sein que Mahadi avoit choisi un gouverneur pour Haroun , son fils bien-aimé ; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la sienne. Il l'associa , pour ainsi dire , à sa fortune ; & Giafar , fils de son gouverneur , devint son favori , son visir , & son plus cher confident. Il avoit une sœur qu'il aimoit avec passion : afin de voir plus souvent ensemble ces deux personnes qu'il chérissoit le plus au monde , il la donna pour épouse à Giafar ; mais , par un de ces caprices qui caractérisent les despotes , il défendit à l'époux d'user avec sa moitié des droits du mariage & de la toucher , lui permettant seulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbassa (ainsi s'appelloit la princesse) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une passion dont la contrainte augmenta l'activité , & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils se trouvoient seuls , ils oublièrent les menaces du Calife : leur amour triompha de la crainte ; & les momens furent si bien employés , que , neuf mois après , Abbassa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque , pour éviter le courroux

de leur oncle. Mais Haroun en fut bientôt instruit ; il résolut de punir d'une manière terrible l'infraction de ses ordres. A cet amour tendre qu'il éprouvoit pour sa sœur & son beau-frere, succéda tout-à-coup la haine la plus implacable. Il est vrai que Giafar lui avoit donné, depuis long-tems, bien des prétextes de rompre avec lui. Mais quel est l'ami dont on n'ait point à se plaindre ? il faudroit cesser d'être homme, pour contracter une amitié sans nuages. Giafar avoit favorisé l'évasion d'un Alide que le Calife vouloit faire arrêter : c'étoit tout au plus une générosité indiscrete. Il avoit fait bâtir une maison qui lui avoit coûté vingt mille piéces d'or : étoit-il étonnant que, dans un si haut degré de fortune, il pût faire une semblable dépense ? Haroun feignit de la regarder comme une preuve de péculat. Le véritable crime de Giafar, celui dont on ne parloit pas, étoit d'avoir osé jouir des appas d'une sœur de la possession de laquelle le monarque étoit jaloux. Il craignit qu'un favori, capable de lui déplaire en un point si délicat, ne portât la hardiesse plus loin, & n'abusât des secrets qu'il lui avoit confiés. Il ordonna qu'on l'arrêtât, lui, son pere, ses freres, tous ses parens, & qu'on leur tranchât la tête. Cet arrêt lui coûta quelques larmes, lorsqu'on fut

fur le point de l'exécuter ; mais les anciennes habitudes , qui se réveilloient tout-à-coup , ne purent vaincre la jalousie alarmée. La mère de Giafar , qui avoit nourri le Calife , vint se jeter à ses pieds , pour obtenir au moins la grace de son époux , qui avoit été pendant dix-sept ans conseiller du monarque ; Haroun fut inflexible , & persista dans le dessein d'abaisser cette famille jadis si favorisée , mais devenue l'objet de sa haine. Giafar reçut la mort à l'âge de trente-sept ans. Son corps fut coupé en pièces : on en exposa les tristes parties au-dessus des portes de Bagdad , & l'on mit sa tête sur le pont du Tigre , auprès de cette capitale. Le jour même qu'il fut exécuté , le Calife lui fit plus de caresses qu'à l'ordinaire. Il l'embrassa plusieurs fois tendrement dans son cabinet ; mais à peine l'eut-il quitté , qu'il commanda à l'un de ses officiers , nommé Jasser , de lui apporter la tête de Giafar. L'officier , étant entré tout-à-coup dans l'appartement de ce favori , lui notifia l'ordre de son maître. « Peut-être , ré-  
 » pondit tranquillement Giafar , Haroun  
 » vous a-t-il donné cet ordre dans la cha-  
 » leur du vin ; retournez sur vos pas , &  
 » dites-lui que vous avez obéi. S'il s'en  
 » repent , je ferai encore en vie ; sinon ,  
 » ma tête est toujours prête. » Jasser n'é-



tant pas satisfait de cet expédient, Giafar l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'appartement du Calife, & lui dit : « Entrez, » & dites au commandant des Fidèles » que vous lui apportez ma tête, que vous » avez laissée dehors. » Jasser entre, & dit au monarque qu'il venoit lui annoncer la mort d'un sujet qui lui avoit déplu, & dont la tête étoit à la porte : « Apportez-la vite devant moi, s'écrie dans le moment Haroun. » A ces mots, l'officier fort, immole le favori, & vient jeter sa tête aux pieds du Calife. A peine l'a-t-il apperçue, qu'il commande à l'exécuteur d'appeler plusieurs personnes qu'il lui nomme. Jasser obéit ; ces officiers arrivent avec lui. « Tranchez-moi la tête à cet homme, leur dit aussi-tôt le despote, » car je ne puis souffrir en ma présence le » meurtrier de Giafar. » Ce digne ministre méritoit par ses vertus les regrets de celui même qui avoit ordonné sa mort. Il ne fit usage de sa grandeur que pour réparer des bienfaits. On raconte sur-tout de sa générosité un trait au-dessus de tout éloge. Un homme vint un jour lui présenter une esclave jeune & jolie, dont les graces lui plurent tellement, qu'il lui en donna quarante mille pièces d'or, & les lui paya d'avance. Cette fille, toute éplorée, dit à celui qui la vendoit : « Misérable ! as-

» tu oublié le serment que tu m'as fait de  
 » ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant  
 entendu ces plaintes, dit au vendeur :  
 » Attestez seulement que cette fille est li-  
 » bre & que vous l'avez épousée, & je  
 » vous laisse l'argent que vous avez reçu.»

Les biens de cet infortuné seigneur,  
 & ceux de tous les Barmécides, furent  
 confisqués dans toutes les provinces de  
 l'empire, par l'ordre exprès du prince,  
 qui mit le comble à ces exécutions bar-  
 bares, en faisant jeter sa sœur Abbassa  
 & ses deux enfans dans un puits que l'on  
 combla ensuite. Enfin, pour qu'il ne restât  
 pas le moindre vestige de cette illustre mai-  
 son, le Calife défendit, sous peine de la  
 vie, de jamais parler des Barmécides. Mais  
 ce nouvel acte de tyrannie ne servit qu'à  
 donner plus de lustre à la magnanime li-  
 berté d'un vieillard Musulman, créature  
 de la famille persécutée. Il vint à Bagdad,  
 & se plaça sur une motte de terre, qui lui  
 servoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs  
 maisons, qui étoit abandonnée. De-là,  
 il entretenoit tous les passans des plus bel-  
 les actions de ces seigneurs, qu'il détail-  
 loit avec complaisance. Haroun, instruit  
 de la hardiesse de cet homme, le fait ar-  
 rêter, & le condamne à la mort. Mon-  
 dir (ainsi se nommoit ce généreux vieil-  
 lard) entend avec joie son arrêt, & de-

mande, pour toute grace, la liberté de dire un mot au Calife, avant d'être conduit au supplice. On se rend à ses vœux : il paroît devant le monarque ; & le mot qu'il avoit à dire, devient un fort long discours, dans lequel il expose avec tant de force les obligations qu'Haroun avoit aux Barmécides, que le Calife, qui l'écoutoit sans impatience, ne lui fait pas seulement grace de la vie, mais lui donne encore une affiette d'or, qui étoit devant lui. Le vieillard se prosterne devant le monarque ; & dans le transport de sa reconnaissance, il s'écrie : « Hélas ! voici » encore une nouvelle grace que je reçois » des Barmécides ! » Ces paroles parurent si remarquables, qu'elles passerent depuis en proverbe dans toute l'Asie. Les sentimens de ce vieillard étoient ceux de tous les Musulmans. Jamais disgraciés n'eurent plus de voix pour plaindre leur infortune. L'indignation du souverain ne servit qu'à rendre les peuples plus sensibles aux grands services que ces infortunés avoient rendus. Le mérite supérieur & les belles qualités de ces grands hommes brillèrent avec plus d'éclat encore que dans le tems qu'ils étoient au plus haut point de leur fortune ; enforte que, dans les siècles suivans, ils ont trouvé presque autant d'historiens qui ont célébré leurs vertus &

prôné leurs actions, que les plus fameux conquérans & les plus grands princes de l'Orient.

✿ [ 804. ] ✿

L'impératrice Irène, durant tout son règne, avoit été forcée de fléchir sous les loix d'Al-Rashid. Nicéphore, son successeur, prétendit briser les fers qui le soumettoient au Calife. Affectant cette fierté impérieuse que l'ancienne Rome prenoit à l'égard des nations rivales, mais qui étoit ridicule dans un tems où l'ombre même de Rome moderne n'existoit plus, il écrivit au monarque Sarasin une lettre pleine de hauteur, par laquelle il le sommoit de restituer à l'empire les sommes excessives qu'il avoit extorquées à la foiblesse de ses prédécesseurs. Il le menaçoit, en cas de refus, d'entrer dans les provinces Musulmanes avec une armée redoutable, qui sçauroit arracher par la force, ce que la raison n'auroit pu obtenir. Pour toute réponse, Haroun rassemble ses bataillons, s'avance vers Héraclée, répandant par-tout la mort, l'effroi, le ravage; assiége cette métropole, & contraint l'audacieux empereur à se rendre tributaire. En lui envoyant le premier paiement du tribut, Nicéphore ajoûta plusieurs excellentes épées, pour faire

entendre au Calife qu'il étoit plus disposé à rompre le traité conclu, qu'à continuer de vivre paisiblement dans cet esclavage. Haroun pénétra sans peine son intention ; &, pour lui montrer qu'il se rioit de ses efforts, il faisoit son cimenterre, & coupa toutes ces épées par le milieu, avec autant de facilité qu'il auroit fait des raves, dit un historien Persan, sans qu'il parût la moindre brèche à la lame du cimenterre. Ce prodige de vigueur étonna Nicéphore ; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets. Une bataille lui fit perdre quarante mille hommes & quelques villes, sans le rendre plus sage. Il fallut que le Calife se mît à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, sans compter une foule de volontaires, & marchât pour la seconde fois contre Héraclée, le boulevard de l'empire. Cette ville fameuse fut emportée l'épée à la main. Seize mille citoyens, qui échappèrent au fer du vainqueur, devinrent les victimes de l'imprudence de leur prince, & pleurerent, dans un pénible esclavage, les malheurs de la guerre. Après la conquête d'Héraclée, les troupes Musulmanes, augmentées jusqu'au nombre de trois cents mille hommes, se répandirent comme un torrent dans toutes les provinces Romaines, renversèrent les plus fortes

fortes villes , & porterent la terreur & le pillage jusqu'aux portes de Constantinople. Nicéphore épuisé se soumet enfin à toutes les conditions qu'il plaît au Calife de lui prescrire. Haroun double le tribut ; & , jusqu'à la mort de ce prince , Nicéphore , instruit enfin par son expérience , fut très-fidèle à remplir ses promesses.

[ 805. ]

Lorsque le Calife retournoit dans ses états , une pauvre femme vint se jeter à ses pieds , pour se plaindre de quelques soldats qui avoient pillé sa maison. « N'as-tu pas lu dans l'Alcoran , lui dit Haroun , que , quand les princes passent en armes par un lieu , ils le détruisent ? » — Commandant des Fidèles , répondit cette femme , j'ai lu aussi dans le même livre , que les maisons de ces princes seront désolées , à cause des injustices qu'ils ont commises. » Cette répartie hardie & pleine de force fut si bien reçue du monarque , qu'il fit réparer le dommage , & donner à cette femme une somme considérable.

[ 806. ]

Un poète avoit fait quelques vers injurieux contre Zobéïda , mere d'Amin , héritier de l'empire. Ce jeune prince de-  
*An. Arabes.*

A a

mande à son pere la liberté de punir un pareil outrage. « Mon fils, lui répond le » monarque, je vous conseille de pardon- » ner au coupable ; car la clémence doit » être la première vertu des rois. Cepen- » dant, si vous ne pouvez vaincre votre » juste colere, pour vous venger, dites » autant de mal de la mere de cet homme, » qu'il en a dit de la vôtre. »

— [ 807. ] —

Tandis que la valeur d'Al-Rashid rendoit la puissance Sarafine redoutable aux ennemis du Musulmanisme, un rebelle s'élevoit dans le Korassan, & secrettement amassoit des forces capables de lutter contre celles du plus formidable potentat de l'univers. Trois armées envoyées successivement contre Rafé, (ainsi se nommoit le séditieux,) ne servirent qu'à donner, par leur défaite, plus de crédit à son parti. Les peuples venoient en foule se ranger sous ses drapeaux. Il assiégeoit, il emportoit des villes; il subjugoit des provinces; il étendoit déjà loin du Korassan sa criminelle domination, lorsqu'enfin le Calife chargea son fils Al-Mamoun de marcher contre cet audacieux. Il le suivit bientôt lui-même avec des troupes nombreuses. Mais une maladie l'obligea de s'arrêter au milieu de sa route, & le mit

aux bords du tombeau. Le fameux Gabriel employa toutes les ressources de son art pour l'arracher aux bras de la mort ; & il en seroit venu à bout , sans un songe sinistre qui vint troubler pour toujours l'imagination du monarque. Dans le transport que lui avoit causé la fièvre , il crut voir , étendue sur sa tête , une main qui tenoit une poignée de terre rouge ; en même tems une voix cria : « Voici la terre » qui doit servir de sépulture à Haroun ! » Le prince , effrayé , demanda quel étoit le nom du lieu où il seroit inhumé : « C'est » à Tus , répondit la voix. » Cette vision frappa tellement le despote , que , revenu à lui , il la raconta à son médecin. Gabriel s'efforça de calmer ses terreurs ; & , pour bannir ces vains phantômes d'une imagination troublée , il lui conseilla de se livrer aux plaisirs , & aux soins de son expédition contre Rafé. Le Calife le crut : sa marche fut une chaîne de fêtes ; & durant quelque tems la diversion fut heureuse.

✿ [ 808. ] ✿

Une nouvelle attaque oblige Haroun de s'arrêter à Tus , cette ville que la voix avoit désignée comme le lieu de sa sépulture. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé , il fit appeller son médecin , & lui dit : « Te

A a ij





» souviens-tu, Gabriel, du songe que j'ai  
 » eu il y a quelques mois ? Je n'en puis  
 » douter : je touche à mon tombeau. En-  
 » voye un de mes eunuques pour me cher-  
 » cher une poignée de terre des environs  
 » de cette ville, car c'est à Tus que je  
 » dois terminer ma carrière. » Gabriel  
 obéit ; & l'eunuque apporta bientôt une  
 poignée de terre rouge, qu'il présenta au  
 Calife avec le bras à demi-nud. « En vé-  
 » rité, s'écria le prince en l'appercevant,  
 » voici la terre, & voici le bras que j'ai  
 » vus en songe ! » Le trouble le saisit : son  
 mal devint incurable ; & il ne survécut  
 que trois jours à cet effrayant spectacle.  
 Avant de mourir, on lui amena le frere  
 du rebelle Rafé, chargé de chaînes. « Tuez-  
 » le, » dit-il. On le mit en pièces en sa  
 présence ; & , quelques instans après cette  
 exécution, il expira à l'âge de quarante-  
 sept ans, dont il avoit régné près de  
 vingt-trois. Prince recommandable & par  
 sa majesté extérieure, & par les vertus  
 dont il avoit enrichi son ame. Affable sans  
 bassesse, la facilité de son commerce ins-  
 piroit une douce confiance à ceux qui l'ap-  
 prochoient, sans leur faire oublier ce qu'ils  
 devoient à son rang. Libéral avec sa-  
 gesse, les gens de lettres & les poètes sur-  
 tout étoient l'objet de ses largesses, parce  
 qu'il cultivoit lui-même les beaux arts,

& qu'il en sentoit le prix. Un jour, on le trouva versant des larmes sur une élegie qui lui rappelloit sa dernière heure. Une autrefois, voulant se faire expliquer un livre très-sçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de son appartement. « Non, seigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeste hardiesse qu'inspiroient ses bontés, » la science n'est bonne aux grands, qu'au- » tant qu'elle est communiquée aux pe- » tits. » Son sceau portoit pour devise : » Ma grandeur & ma puissance viennent » de Dieu ; » sentiment dont sa conduite prouvoit la sincérité. Il consacroit chaque jour un tems considérable à la prière, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faisoit cent inclinations. Il fit, pendant son califat, huit ou neuf fois le pèlerinage de la Mecque ; &, lorsqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fournissoit à trois cents personnes tout ce qui leur étoit nécessaire pour le remplir en son nom. Enfin, il distribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur misère ne fût point une tache pour son règne.





## MAHOMET - MUSA - AMIN.

[ 809. ]

**A** PEINE ce prince eut-il succédé à son pere, qu'il résolut de dépouiller du droit au trône après lui, son frere Al-Mamoun, pour en revêtir son fils. Cependant jamais prince n'avoit été appelé à la couronne d'une maniere plus authentique; l'acte, qui le rendoit habile à posséder le sceptre après son frere, avoit été affiché aux portes sacrées de la Caaba, & à l'entrée de toutes les mosquées de l'empire. Mais des prétentions si solides ne furent pas capables d'arrêter le nouveau monarque. Il fit enlever du palais impérial tous les effets qui devoient être le partage d'Al-Mamoun, & il ordonna aux troupes du Korassan, dont son frere avoit reçu le gouvernement perpétuel, de se rendre incontinent à Bagdad. Ce procédé jetta Mamoun dans une furieuse colere. Il voulut retenir Fadel, fils de Rabi, général de ces troupes; mais Fadel refusa de l'entendre, & s'empressa d'obéir au Calife, qui, préférant l'ivrognerie & le jeu à l'administration de ses vastes états, récompensa sa prompte soumission de la

charge de premier Visir, & ne retint pour lui que le seul nom de souverain.

Ce ministre étoit habile ; mais , craignant le ressentiment de Mamoun , si jamais ce prince ceignoit le diadème , il confirma son maître dans le projet de le lui arracher. Il lui fit entendre que Mamoun avoit gagné l'affection des peuples du Korassan , par le bon ordre & par la police qu'il avoit établis ; que son application à rendre la justice lui avoit tellement captivé tous les cœurs , que toutes les forces de la province étoient à ses ordres. « Pour vous , seigneur , ajoûta-t-il , » vous n'avez pas le bonheur de votre » frere. On est mécontent de votre conduite : on n'est point affectionné pour » vos intérêts ; on diroit que les Musulmans ne vous obéissent que par contrainte : tel est l'effet des artifices de » Mamoun. Croyez-moi , défaites-vous d'un » rival ; & , quoique votre fils soit encore » enfant , déclarez-le votre successeur , au » préjudice d'un prince ambitieux , qui ne » vous voit sur le trône qu'avec tout le » désespoir qu'inspire la plus basse jalousie. » Pour son malheur , le Calife suivit de point en point les conseils de Fadel. Il fit supprimer le nom de son frere dans les prières publiques du vendredi , & dans les

discours que l'Iman faisoit au peuple. Ensuite il fit proclamer héritier présomptif du califat son fils Musa, qui n'étoit encore âgé que de cinq ans, & lui donna le surnom d'Al-Natik-Belhak, qui signifie celui qui raisonne ou qui parle selon Dieu & la vérité. Mais plusieurs se moquerent de cette proclamation; &, pour la tourner en ridicule, ils appellerent le jeune prince Natha-Billah, c'est-à-dire, celui qui, par la grace de Dieu, commence à parler. Enfin, Amin dépouilla encore son autre frere de tous les gouvernemens que son pere lui avoit donnés; & il appella Mamoun à la cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de ses lumieres dans ses conseils, mais en effet pour l'empoisonner, ou pour le faire assassiner.

Jusques-là Mamoun avoit soutenu l'autorité de son frere. Il lui avoit fait prêter le serment de fidélité par les peuples des provinces qu'il gouvernoit; il avoit mis à la raison quelques séditieux qui refusoient de le reconnoître; mais enfin, poussé à bout par les outrages réitérés du Calife, il résolut de prévenir ses perfides desseins. Au lieu de se rendre à Bagdad, comme Amin le lui commandoit, il ôta toute communication entre cette capitale & le Korassan, & lui fit sçavoir

que, son pere Haroun ayant confié à sa prudence l'adminiftration de cette vaste province, il feroit responsable de tous les défordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abfentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin fur aucune des pièces d'or ou d'argent qui fe frapperent dans fes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes fous le Calife précédent, à fe joindre à lui avec fes troupes: exemple qui fut bientôt fuivi par Harthema, capitaine habile; de forte qu'il fe vit maître abfolu de tout le Koraffan, où il agit en fouverain, officiant dans la mosquée en qualité d'Iman, & faifant des discours au peuple.

[ 810. ]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr fon frere, & qu'il étoit fur fes gardes, lui déclare la guerre, & envoie Ali, à la tête d'une armée de foixante mille hommes, pour foumettre le Koraffan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taber, l'un des plus grands capitaines de fon fiécle, choisit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant fi peu de trou-

pes, se flatte d'une victoire aisée; & se livrant à la sécurité la plus présomptueuse, il affecte de se promener seul à l'entrée de son camp. Un des soldats de Taher l'apperçoit, court à lui, l'attaque, lui tranche la tête, qu'il apporte à son général. Taher à l'instant fond sur les retranchemens ennemis. C'est moins un combat qu'un horrible carnage; tout fuit, tout se disperse, ou devient la victime des vainqueurs. Mamoun, instruit de ce triomphe par un courrier qui fit en quatre jours un chemin de près de quatre cents lieues, prend aussi-tôt le titre de Calife, fait supprimer à son tour le nom d'Amin dans les prieres, & se dispose à porter la guerre dans le cœur de l'empire Musulman. Dans ce dessein, il partage ses forces en deux corps, l'un sous la conduite de Taher, & l'autre sous les auspices d'Harthéma, & leur ordonne de pénétrer par différentes routes jusqu'à Bagdad, pour y assiéger son frere. Ces deux généraux obéissent. Trois armées, de vingt mille hommes chacune, ne s'opposent à leur marche que pour la rendre, par leur défaite, plus formidable: les villes se soumettent; tous les peuples proclament Al-Mamoun souverain commandant des Fidèles; la puissance d'Amin est menacée d'une chute prochaine.

✂ [ 811. ] ✂

Cependant ce prince se livroit à la plus coupable indolence. Un courrier vint lui annoncer la triste nouvelle des progrès rapides de son rival , le funeste sort de ses armées , la conquête d'un grand nombre de provinces qui avoient cessé de le reconnoître. Il s'occupoit alors à la pêche : « Ne troublez point mon divertissement , lui dit-il ; car Kuthar , mon affranchi , a déjà pris deux gros poissons , & moi je n'ai encore rien attrappé. » Une si honteuse négligence révolta les habitans de Bagdad. Excités par Hasan , fils de ce présomptueux général qui le premier avoit été vaincu par Taher , ils déposèrent le Calife , pour se soumettre à Mamoun. Mais , s'étant bientôt repentis de cet emportement , ils chassèrent Hasan , tirèrent de prison le monarque , & le rétablirent sur le trône. Cette disgrâce ne fut pas capable de l'instruire. Hasan , que l'on avoit arrêté dans sa fuite , lui fut amené chargé de chaînes. Loin de le punir comme le méritoit sa perfidie , il lui fournit de l'argent , des chevaux , des armes , & toutes sortes de munitions de guerre , & lui donna le commandement de ses troupes. Mais , aussi-tôt que le traître eut passé le Tigre , il prit la fuite une se-



conde fois. On le poursuivit ; on l'atteignit ; & l'on porta sa tête au Calife , qui la vit avec indifférence.

[ 812. ]

L'Egypte, la Syrie, presque tout l'empire se déclare en faveur d'Al-Mamoun. Les autres contrées ou étoient soumises, ou attendoient la prise de Bagdad pour se déterminer. Taher & Harthéma l'assiégeoient avec vigueur. Mais les habitans, encouragés par la présence d'Amin qui étoit resté dans la capitale, disputoient la victoire avec une bravoure héroïque. Le siège dura près d'un an. La ville fut presque renversée par les machines des ennemis. Enfin, les habitans & les soldats, épuisés, réduits à un très-petit nombre, n'ayant plus de remparts, se virent contraints de se rendre. Ils déposèrent une seconde fois Amin, qui se retira dans la forteresse, où Taher vint l'assiéger. Tandis que ceux qui lui étoient restés fidèles s'efforçoient de le défendre, il rêva qu'il étoit assis sur une muraille fort élevée & très-épaisse, dont Taher s'apportait les fondemens. Comme les Arabes sont naturellement superstitieux, ce songe fit tant d'impression sur Amin, qu'il résolut de ne se jamais mettre au pouvoir de Taher. Le lendemain, il trouva une tigne dans ses

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préserve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la forteresse , il fit venir une de ses musiciennes , pour le distraire par quelqu'une de ses chansons. Après s'être réjouie en buvant quelques verres de vin , elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife , versant des larmes , regarda cette poésie comme un présage sinistre , & dit en soupirant : « Hélas ! quand le » destin ne seconde point nos desseins , » toutes les précautions deviennent inutiles. » Un instant après , on entendit une voix sur la rive voisine du Tigre , qui dit clairement & distinctement : « Le » sujet de votre délibération est déterminé ; » & ces paroles , ayant été répétées , jetterent Amin dans une si grande terreur , qu'il tomba de son siège. Enfin , troublé par tant d'événemens qui lui paroissoient des prodiges , & réduit à la nécessité de se remettre entre les mains d'un des généraux de son frere , il choisit Harthéma , qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe , pour le conduire dans sa tente. Mais Taher , instruit de ce qui se passoit , & croyant que la gloire qu'il avoit acquise ne seroit point complète , s'il ne se rendoit lui-même maître de la personne



du Calife, envoya quelques compagnies de ses gens, sur de petites chaloupes, afin de l'arrêter. Ils lancerent des pierres & du naphte, & coulerent bientôt le bâtiment à fond. On eut bien de la peine à sauver Harthéma, qu'on tira de la riviere par les cheveux. Amin, qui étoit bon nageur, prit terre non loin de Basra, n'ayant qu'un vieux manteau déchiré sur les épaules, ses caleçons & un turban sur sa tête. Comme on le poursuivoit, il fut arrêté dans ce lieu par les soldats de Taher, qui le massacrerent, & lui couperent la tête. Leur général l'envoya sur le champ à son maître, avec le sceau de l'empire, le sceptre & la robe impériale. Quand le courrier lui présenta ces précieux monumens de sa grandeur, Al-Mamoun se prosterna le visage contre terre, rendit grâces à Dieu de ces succès fortunés, & fit présent d'un million de drachmes à l'heureux messager.

Amin n'avoit pas encore trente ans lorsqu'il reçut la mort. Il avoit le visage beau, les yeux petits, les cheveux épais; il étoit grand, replet, fort robuste, & bien fait; mais c'étoient-là toutes ses qualités. Imprudent, sanguinaire, entièrement adonné à ces voluptés honteuses qui déshonorent l'homme, & sur-tout l'homme couronné, il fut lui-même l'artisan de ses

disgraces. Un trait qui prouve bien encore son extrême négligence, c'est qu'il s'amusoit à jouer aux échecs avec Kuthar, son affranchi, sans s'embarrasser du danger qui le menaçoit, dans le tems que l'armée de Mamoun attaquoit si vigoureusement Bagdad, que cette ville étoit sur le point d'être emportée. L'inscription de son sceau étoit : « Mahomet se confie en Dieu ; » devise qui exprimoit assez son indolence. A son avènement à la couronne, il fit acheter un grand nombre d'eunuques, qu'on amena de toutes les provinces de l'empire à Bagdad, ainsi que les plus habiles joueurs tant aux échecs, qu'aux autres jeux alors en usage parmi les Arabes. Cette foule d'esclaves l'accompagnoit nuit & jour. Il leur donnoit son tems, ainsi qu'à ses femmes, dont il étoit éperdument amoureux. Ils étoient le canal des graces ; il leur prodiguoit ses bijoux & ses trésors. Enfin, pour mieux se jouer des richesses, il fit bâtir à grands frais des vaisseaux sur le Tigre, dont les uns représentoient des lions, des éléphans, des tigres ; les autres, des vautours, des serpens, des chevaux, & il les faisoit combattre les uns contre les autres.





## AL-MAMOUN.

[ 813. ]

**E**N montant sur le trône, Al-Mamoun choisit pour visir Fadel, fils de Sahal, qui depuis long-tems possédoit sa confiance. L'autorité sans bornes qu'il lui confere, irrite plusieurs peuples, & surtout les Cusiens, qui, sous la conduite de Mahomet, de la maison d'Ali, levent l'étendard de la révolte. Un officier d'Harthéma, mécontent de ce général, se joint aux rebelles, reconnoît Mahomet pour légitime successeur du prophète, remporte de grands avantages, & fait trembler le Calife dans Bagdad même. Mais la fortune l'abandonne bientôt. Défait dans une bataille, il prend la fuite. On le poursuit : on l'arrête, ainsi que Mahomet; & leur mort met fin à la rebellion. Le monarque y avoit été sensible. Ce fut pour Harthéma un prétexte d'accuser Fadel, qu'il haïssoit, de tromper son souverain, en lui cachant le véritable état des affaires. Mais il éprouva combien il est quelquefois dangereux de vouloir perdre un favori. Fadel, instruit du mauvais service que lui avoit rendu Harthéma, l'accusa lui-même d'a-

voir

voir excité soudainement la révolte ; la preuve qu'il en donnoit, c'est que la plupart de ses soldats & des officiers s'étoient rangés du côté des rebelles. Il n'en fallut pas davantage , pour allumer dans le cœur de Mamoun la plus violente colère. Il fit arrêter Harthéma ; & , sans vouloir l'entendre, on lui donna la bastonnade , & on le jeta dans une prison, où le ministre le fit bientôt assassiner. C'est ainsi que le monarque commençoit son règne par la plus noire ingratitude.

✿ [ 814. ] ✿

Mamoun perd son précepteur, le fameux Abul-Hassan, que plusieurs décisions célèbres, qu'il donna contre le luxe, en faveur des loix somptuaires, firent surnommer Koffa. Le Calife Haroun-Al-Rashid, rencontrant un jour ce sçavant, lui demanda, d'une manière très-civile, comment il se portoit ? « Seigneur, répondit-il, en courtisan délié : quand je n'aurois jamais recueilli d'autre fruit de mes études que la seule grace que vous me faites de penser à moi, je me croirois très-heureux de m'être livré aux sciences. » Une autre fois, s'étant présenté à la porte de l'appartement de Mamoun, pour lui donner leçon à l'ordinaire, le jeune prince, qui étoit à table avec ses

amis, lui écrivit sur une feuille de myrthe :  
 » Docteur, il y a un tems d'étudier, &  
 » un tems de se divertir avec ses amis. »  
 Koffa lui répondit sur le dos de la même  
 feuille : « Prince, si vous connoissiez bien  
 » toute l'excellence du sçavoir, vous pré-  
 » férez, sans doute, le plaisir qu'il pro-  
 » cure à celui que vous goûtez présente-  
 » ment ; & si vous sçaviez quel est celui  
 » qui frappe à votre porte, vous vous le-  
 » veriez aussi-tôt, & vous viendriez, prof-  
 » terné contre terre, remercier & louer  
 » Dieu de la grace qu'il vous fait. » A  
 ces mots, Mamoun quitta sa compagnie,  
 & vint au-devant de son maître.

[816.]

Fadel, qui avoit pour la famille d'Ali  
 le respect le plus profond, inspire sa véné-  
 ration à son maître, Mamoun devient tout-  
 à-coup le zélé partisan des rivaux de sa  
 maison ; & comme les monarques sont sou-  
 vent extrêmes dans leurs goûts, il déclare,  
 au préjudice de ses enfans & de ses pro-  
 ches, Ali, chef des Alides, pour son suc-  
 cesseur à l'empire. Il lui donne une de ses  
 filles en mariage ; il le fait venir à la cour,  
 & le traite avec tous les honneurs dûs au  
 présomptif héritier de la couronne. Enfin,  
 pour anéantir jusqu'aux moindres vestiges  
 du schisme qui régnoit entre les deux mai-

sons d'Abbas & d'Ali, il ordonna à ses troupes de quitter les habits noirs, livrée des Abbassides, & d'en prendre de verts, dont la couleur étoit celle de la famille de Mahomet. En même tems, il écrit à tous les gouverneurs des provinces, pour leur notifier qu'il n'avoit trouvé personne, ni dans la famille d'Abbas, ni dans celle d'Ali, plus digne, par sa piété, par sa sagesse & par ses lumières, que le jeune & vertueux Ali, du trône du grand prophète.

[ 817. ]

La démarche du Calife confirma les Abbassides, dont le nombre montoit à plus de trente mille, & mit tout l'empire en mouvement. On refusoit ouvertement d'obéir aux ordres du monarque. On parla de révolte; & les principaux chefs de la famille régnante tinrent une assemblée, dans laquelle ils résolurent de déposer Al-Mamoun, & de proclamer Ibrahim, fils de Mahadi, son oncle, empereur des Croyans. Ils gagnèrent les troupes qui tenoient leurs quartiers dans les environs de Bagdad; elles reconnurent Ibrahim. Cufa, cette cité remuante, qui si souvent s'étoit déclarée en faveur des Alides persécutés & malheureux, embrassa cette fois le parti qui leur étoit contraire. Ibrahim s'y rendit; il y ceignit le diadème, & fit, après son ins-



tallation, un discours éloquent, dans lequel il étaloit les avantages & le bonheur dont ses sujets jouiroient sous son règne. Il leva une armée, avec laquelle il repoussa les troupes que Mamoun fit marcher contre lui. Le Calife, éveillé par les succès de ce rebelle, se rendit à Bagdad, dans le dessein de défendre lui-même sa couronne. Fadel, qui craignoit de le voir agir, voulut en vain lui persuader de se livrer à la mollesse : le monarque obsédé par ce ministre, dont il appercevoit enfin la perfide ambition, résolut de s'en défaire. Il chargea secrètement un assassin de le faire périr lorsqu'il seroit au bain ; mais, pour écarter l'odieux de cette démarche, il fit ensuite mourir le meurtrier, faignant d'avoir horreur d'un crime qui ne s'étoit commis que par son ordre. On dit que Fadel est le premier des Arabes qui ait mis son surnom aux lettres qu'il écrivoit.

✿ [ 818. ] ✿

Le jeune Ali, que les Persans appellent l'Iman Riza, ayant mangé trop de raisin, ou peut-être ayant été empoisonné, meurt à Tus dans le Korassan. Mamoun, sensiblement touché de la perte de ce prince, qu'il chérissoit comme son fils, le fait inhumer près du tombeau de son pere Haroun-Al-Rashid. Ensuite, il commande à tous ses

fujets de reprendre le noir comme auparavant. Cette ordonnance rétablit aussi-tôt le calme. Ibrahim est déposé par ceux mêmes qui l'avoient placé sur le trône, & obligé de demeurer long-tems caché pour se soustraire à leur fureur.

[ 819. ]

Al-Safei, chef de la troisieme secte prétendue orthodoxe des Sonnites, meurt en Egypte. Quand sa mere le portoit encore dans son sein, elle songea qu'une étoile tomboit d'entre ses bras, pour répandre au loin sa lumiere. Elle alla consulter les interprètes, qui lui dirent qu'elle donneroit le jour à un fils, dont le profond sçavoir seroit le flambeau des nations Musulmanes. Que cette prédiction ait été faite pour donner du lustre à ce fameux docteur, il est certain qu'il la vérifia. A l'âge de deux ans, on le porta à la Mecque, où il fut élevé sous les meilleurs maîtres, qu'il surpassa bientôt. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation, à laquelle cependant il fut toujours supérieur. Ebn-Hanbal, son contemporain, disoit : « Safei est pour les hommes ce que le soleil est pour l'univers. » Toutefois ce docteur avoit d'abord eu si mauvaise opinion de Safei, qu'il défendit à ses disciples de l'aller entendre ; mais, quelque tems après, un d'eux rencontra son

maître, suivant à pied Safei, qui étoit monté sur une mule. Frappé d'étonnement, il lui demanda pourquoi il leur avoit défendu d'écouter un homme qu'il suivoit lui-même avec tant d'humilité ? « Taisez-vous, lui » répondit Hanbal, si vous suivez seulement la mule, vous en tirerez du profit. » Safei partageoit toutes les nuits en trois parties, destinées l'une à l'étude, l'autre à la prière, & la troisième au sommeil. Jamais il ne jura par le nom de Dieu, soit pour confirmer une vérité, soit pour attester un fausseté. On le prioit un jour de dire son sentiment. Il garda quelque tems le silence ; &, comme on lui en demandoit la raison : « J'examine, répondit-il, s'il » vaut mieux parler que de me taire. » Il disoit que, pendant seize ans, il ne s'étoit jamais levé de table entièrement rassasié, parce qu'il croyoit que c'étoit un obstacle à l'étude & à la prière. Il répétoit souvent à ses disciples cette maxime, que l'on croiroit prise dans les livres saints : « Quiconque » prétend aimer le monde & son Créateur » en même tems, est un menteur. » C'est lui qui le premier, parmi les Musulmans, réduisit la jurisprudence en système. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur cette science si utile aux hommes ; & ses décisions sont encore respectées aujourd'hui, comme elles l'étoient dans son siècle.

✻ [820.] ✻

Un jeune Grec, que les Arabes avoient fait prisonnier, suivit un jour l'officier dont il étoit l'esclave, jusques dans l'appartement du Calife. La salle, quoique spatieuse, étoit remplie de mathématiciens, qui se marteloient le cerveau pour trouver la solution d'un problème difficile, proposé par le monarque. Le Grec, en voyant leur embarras, ne put s'empêcher de rire. Mamoun s'en aperçut, l'interrogea, & reconnoissant en lui de grandes lumières, le pria d'éclairer ses docteurs. Le jeune philosophe le fit avec un succès qui mérita l'approbation de toute l'assemblée. Le Calife, enchanté du sçavoir de cet esclave, lui demanda s'il y avoit à Constantinople d'autres mathématiciens aussi habiles que lui :

» Oui, Seigneur, répondit-il, j'ai une foule  
 » de supérieurs en ce genre. Mais celui qui  
 » l'emporte sur tous les autres est Léon,  
 » mon maître, dont le profond sçavoir, ce-  
 » pendant, n'est point favorisé de la for-  
 » tune. » Le prince, qui aimoit les sciences, & qui vouloit les faire fleurir de plus en plus dans ses états, desira passionnément d'attirer un si fameux mathématicien à sa cour. Il donna la liberté au Grec, & le chargea pour Léon d'une lettre, par laquelle il l'invitoit à se rendre auprès de lui,